

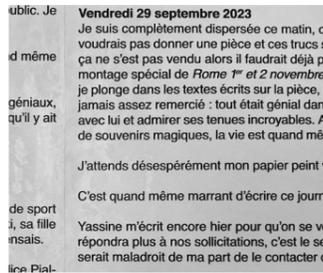


09

Sequoia Scavullo (USA, 1995)
vit et travaille à Paris

Une réflexion sur la communication non verbale est au cœur du travail de peintures et de films 16mm de Sequoia Scavullo. Elle a créé son propre alphabet symbolique, dont des éléments apparaissent dans la majorité de ses peintures, générant ainsi un nouveau langage basé sur la transmission des émotions. Issue du côté paternel d'une famille Taino - culture originaire de la mer des Caraïbes -, elle a adopté leur technique d'analyse des rêves et leur approche holistique du monde. Cette dernière prend en compte l'être humain dans sa globalité, ne scindant plus le rapport entre le corps et l'esprit dans les processus de guérison. Pour elle, la rêverie, l'imagination et la fiction personnelle font partie intégrante du processus de guérison et constituent un outil de résistance.

Par l'effet vaporeux de la pellicule de film 16mm, *Pharmakon* nous amène à un état d'hypnose. A la fois narration fantastique et scène d'enseignement initiatique entre Sequoia Scavullo et sa jeune nièce, le film nous plonge dans un processus de soin qui s'apparente au mécanisme de la vaccination. Dans ce film, à la croisée du soin et du rêve, Sequoia Scavullo nous rappelle l'origine de la pharmacopée moderne, dont un grand nombre de médicaments sont produits à partir de la synthétisation de matière premières végétales, minérales ou animales.

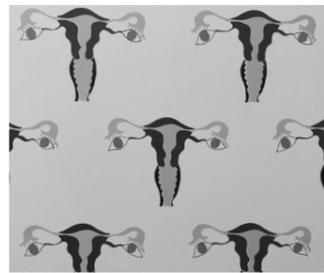


11

Lili Reynaud-Dewar (FR, 1975)
vit et travaille à Grenoble

Lili Reynaud-Dewar danse, parle, écrit, enseigne, fabrique des objets, des installations vidéo, des films, des revues. Seule ou avec ses ami-es, ses étudiant-es, sa mère, en convoquant certaines figures transgressives de la production culturelle du XXe siècle. Elle a initié diverses attitudes en termes de production, qu'elles soient discursives, pédagogiques, contemplatives, esthétisantes. Évitant toute ligne directrice ou thème spécifique, son travail s'acharne à faire entrer les questions sociales dans le champ artistique et à rendre visibles les contradictions d'une telle entreprise.

Ici le journal privé devient public. Les pages passent du microscopique de l'intime au format poster d'affichage. En lisant ces pages on pourrait parler d'exhibitionnisme ou de commérage, mais au bon sens du terme, montrer les réalités les colporter est aussi une manière de faire circuler les informations depuis nos expériences. Les lettres imprimées en petits caractères elles, semblent jouer avec notre voyeurisme, que voulons nous lire ? Ici c'est une quotidienneté qui est exposée, il y est question des rapport aux institutions, à l'amour, au travail, à l'économie, l'amitié et leur porosité... On croise aussi dans le texte quelques évènements menstruels qui nous portent à réfléchir à la manière dont notre société intègre, ou non, le rapport à la douleur.



20

21

22

26

Laurie Charles (BE, 1987)
vit et travaille à Bruxelles

Dans ses dessins, peintures, sculptures et vidéos, Laurie Charles met en scène des personnages, des symboles et des situations inspirées du réel ou de récits historiques, dont elle propose une relecture féministe. Ses sculptures domestiques prennent la forme de rideaux ou de sculptures en tissu dont l'agencement vise à la création d'un espace intime. En raison des changements survenus dans son propre corps (maladie auto-immune), elle a depuis quelques années développé un travail d'auto-fiction. Elle a ainsi entrepris de réécrire une histoire alternative de la médecine à celle qui a été archivée où il est question de soin, de cycles, de désastre écologique, de guérison.

Dans *Le repos des organes*, Laurie Charles invoque Marie François Xavier Bichat, médecin français du XVIIIe siècle qui appelait alors la santé « le silence des organes », et la maladie leur révolte. Selon cette pensée, c'est seulement lorsque nous tombons malades que nous prenons conscience de nos organes. Depuis son vécu, Laurie Charles explore les représentations que nous nous faisons de nos viscères ainsi que nos relations à celles-ci. Elle fait un parallèle entre la fatigue chronique qui fait partie de l'état du corps atteint par une maladie auto-immune et la personnification des organes au repos dans des espaces domestiques. Elle vient questionner les liens entre normes et productivité, dans une société en accélération constante qui capitalise sur les corps et les affects pour atteindre un rendement consommable. L'invisibilité de la fatigue est ici aussi évoquée par la présence de petites cuillères peintes, renvoyant à la "Spoon théorie" de Christine Miserandino, qui illustre par une métaphore la quantité d'énergie physique et mentale dont dispose une personne atteinte d'une maladie chronique pour accomplir les tâches quotidiennes.



25

Won Jin Choi (KR/FR, 1988)
vit et travaille à Marseille

Won Jin Choi est commissaire d'exposition indépendante et enseignante basée à Marseille. Elle est la cofondatrice de l'espace d'exposition à but non lucratif Belsunce Projects et directrice du projet curatorial Sharon. Sa pratique curatoriale est à considérer comme un processus d'écriture de livre, dans lequel chaque exposition conçue et produite correspond à un chapitre de roman. Les œuvres, ou les artistes, sont les personnages et les éléments qui font partie de chaque histoire et de chaque récit, qu'ils soient fictifs ou réels.

Won Jin Choi propose une sélection de poèmes écrits pendant une période post-chirurgie. C'est un livre de poèmes édités morcelés, comme un corps qui a été ouvert, découpé. Puis qui doit se reconstruire en se confrontant aux réalités d'un quotidien social auquel il est parfois difficile de se frotter. C'est un livre à la fois peau, comme celle des cicatrices qui se referment et bijoux comme ceux que l'on porte pour performer notre retour au monde.

*Une exposition de
Georgia René-Worms avec :*

Marianne Berenhaut
Laurie Charles
Won-Jin Choi
Marianne Derrien
Liliane Giraudon
Roxanne Maillot
Tanja Nis-Hansen
Georgia René-Worms
Lili Reynaud-Dewar
Sequoia Scavullo
Jo Spence

NOS CORPS ANARCHIQUES

du 12 Octobre 2023 au 06 Janvier 2024

"Je progresse moi-même dans une vie qui n'est plus la mienne, me retrouve enfermée dans un corps qui n'est plus le mien, que la maladie (ses outils et ses conséquences) a rendu non seulement étranger mais inadéquat. Le corps n'est plus un allié, il est devenu un obstacle, et c'est à partir de lui que j'avance dans mon vocabulaire, désensablant avec lenteur une variété de scènes et d'actions jusqu'à alors inaccessibles." Liliane Giraudon - Madame Himself

Ils ont pris leur autonomie en toute discrétion, doucement ils ont commencé à se transformer. Générer de nouvelles formes en nous : des tissus succulents et gluants, des excroissances de chair, des proliférations cellulaires, des cartilages mutants, des globules cannibalisant. Sur chacun de ces mouvements des mots ont été posés, des mots scientifiques, des mots médicaux. C'est un nouveau langage qui est venu à nous ; on nous a parlé de ces corps comme s'il s'agissait de lieux où il fallait ré-instaurer un ordre. Nos corps et notre histoire ont été exposés à un nouveau langage. Une langue autoritaire et rigide comme pétrifiée, pour parler de nos corps malades, de leurs viscères chauds, mous et mouvants.

C'est alitée, dans une clinique, que le besoin de rencontrer des narrations curatives et émancipatrices s'est présenté. C'est à l'horizontale, dans un temps social en suspens où la maladie m'avait rendue non-productive, que ces nouveaux corps construits dans la différence sont apparus.

Le corps anarchique c'est celui qui se retrouve comme en colocation avec une pathologie, un corps qui dans sa vie a pris la liberté de s'autonomiser, de muter comme en réaction à sa biologie et aux exposomes. Nos corps anarchiques c'est aussi la nécessité d'une mise en commun horizontale des savoirs par les malades eux-mêmes, non pas en s'opposant aux pouvoirs médicaux, mais en réorganisant une écoute, une narration et un savoir autogéré depuis l'intérieur de l'expérience de la maladie.

Chacune des œuvres de l'exposition est une forme narrative ou visuelle mettant au jour différentes stratégies de visibilisation mises en place par des artistes et autrices pour rendre politiquement et socialement nos expériences appréhensibles. Nos corps anarchiques, a vocation à opérer un changement de paradigme : il ne s'agit plus d'être une hôte soumise, mais de faire passer l'expérience de la maladie du côté proactif, acceptant et exposant autant les moments de puissance, que ceux de doutes et de fatigue.

Ici c'est une historiographie non linéaire faite de sœurs et d'allié.e.s qui se construit. Décloisonnant les fonctions qui leurs sont assujetties, les artistes et autrices présentes dans l'exposition déconstruisent l'idéalisation du corps militant moderne. La douleur, l'hormono-dépendance, la chronicité, l'auto-immunité ne sont ici pas uniquement les mots définissant des pathologies mais le point de départ de réflexions sur nos vies intimes et politiques.

Georgia René-Worms

Nous remercions pour leurs prêts : Dvir Gallery, Galerie Sans titre, Jo Spence Memorial Library Archive, Birkbeck, University of London, The Estate of Jo Spence Courtesy of Richard Saltoun Gallery London/Rome ainsi que pour le soutien à la production de l'installation de Laurie Charles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'Institut français du Royaume-Uni pour les recherches de Georgia René-Worms sur Jo Spence.



Mécènes du Sud
13 Rue des Balances
34000 Montpellier



01

Tanja Nils-Hansen
(DK, 1988) vit et travaille à Berlin

Travaillant la peinture, le texte et la performance, Tanja Nils-Hansen a choisi pour sujet le corps au sein du capitalisme contemporain. Un corps anxieux, en attente, au repos, malade ou non fonctionnel. Ses œuvres semi-autobiographiques, qui explorent des motifs tels que les salles d'attente, les escaliers en colimaçon, les moments de repos, invitent le spectateur à réfléchir à la condition féminine par le prisme du travail et du labeur, et leurs relations à l'épuisement, à la maladie, au soin du corps et à l'héritage culturel.

Au Moyen Âge, les escaliers en colimaçon étaient construits comme des systèmes de défense ; leur rotation dans le sens des aiguilles d'une montre empêchait ainsi la progression des ennemis attaquant en masse. L'espace choisi pour montrer *Let me tickle your fears* figure cette notion de peur de l'attaque qui peut aussi bien s'appliquer aux combats moyenâgeux, qu'à une crise représentant un pic apparent d'une maladie. Le mouvement de spirale est récurrent dans le travail de Tanja Nils-Hansen ; il rappelle les sensations d'invasion du corps par des vertiges et l'étourdissement. Dans *Let me tickle your fears*, Tanja Nils-Hansen évoque le moment universel de la salle d'attente. Un moment où notre esprit se focalise sur les sensations ressenties dans notre corps, se projette dans les gestes de soin qui vont lui être promulgués. Ce simple moment assis face à de vieux magazines, nous plonge dans des pensées étourdissantes et vertigineuses jusqu'à être interrompu-es par l'appel du médecin.



02

Marianne Derrien
(FR/DE, 1981)

Marianne Derrien situe sa pratique curatoriale dans le compagnonnage des artistes. Comme un principe d'émancipation, chaque texte ou exposition est une prise de risque, un engagement, celui de déceler les enjeux qui embrassent les pratiques les plus actuelles : l'errance, l'échec comme source de créativité, la déliquescence de notre époque, de sa chute à sa refonte. Ses récentes recherches se sont portées sur les visions tant magiques, alchimiques qu'occultes dans l'art : une fabrique de l'invisible révélant des figures émancipatrices et souterraines de l'artiste.

Sous la forme d'un bricolage tant artistique que théorique, ce sont des langages braconnés et des paroles intimes qui se mêlent et s'emmêlent avec *Manthéon songs*. Marianne Derrien pirate des textes, des citations pour en faire des bouts de chansons. Un travail de la langue, de la viande en référence à Liliane Giraudon. Sous la forme de karaokés, ces chansons sont constituées de textes écrits sur la révolte des corps en souffrance et de leurs affects, aux côtés de textes empruntés ou « hackés ». Du bout des lèvres, entre douleurs sociales et physiques, une petite voix intérieure résiste. Une voix différente. Comme des instantanés bricolés proche de l'adolescence et du journal intime, ces poèmes acidulés pop punk composent, à partir d'une lignée d'auteur. ricexs, un chant silencieux à la matière scandaleuse, sexuelle, divertissante.

“À mes alliés, mes docteurs, mes médecines, Antadys, Kathy Acker, Lou Bonnet, Hole, Kétoprofène, L7, Audre Lordre, Dr Lhuillery, Robin Morgan, Kurt Cobain, Dr Petit, Goliarda Sapienza, Spasfon, Ventoline”



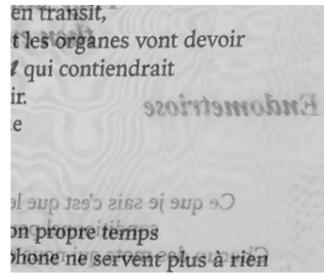
03

10
12

Marianne Berenhaut
(BE, 1934) vit et travaille entre Bruxelles & Londres

À travers un vaste corpus d'œuvres, qui s'étend sur 60 ans, Marianne Berenhaut a créé un langage visuel unique traitant de la nostalgie, du traumatisme, de l'absence et de la mémoire. Ses sculptures sont composées à partir d'objets trouvés dans son environnement immédiat.

Comme l'écrit Nadine Plateau dans *Conversation avec Marianne Berenhaut*: tout au long de sa carrière, elle a rassemblé, fait tenir, dans un équilibre souvent instable, des objets usagés ou même cassés qu'elle n'a eu de cesse de soigner, recoudre, régénérer avec gravité et tendresse quels que soient les matériaux employés puisque, suite à un très grave accident qui l'empêcha à tout jamais d'utiliser des objets lourds, elle dut inventer une nouvelle voie pour sculpter.



04

Georgia René-Worms
(FR, 1988) vit et travaille à Paris

Autrice-curatrice, le travail de Georgia René-Worms s'articule autour de deux axes : un axe documentaire, dans la lignée d'une épistologie féministe, et un axe narratif. Depuis 2020 et à partir de son expérience personnelle, elle réfléchit à la possibilité de mettre en place un corpus, autre que celui de la littérature scientifique, pour aborder, dans un geste émancipateur, l'histoire des corps malades. Ses recherches et écrits s'envisagent comme des expériences de vies où l'intimité et travail s'interpénètrent. Une pratique allant du commissariat d'expositions à l'écriture en passant par la production d'installations. Se pose constamment dans sa pratique la question de l'exposition du texte et de la dissémination des savoirs qu'elle manipule et produit.

Elle a co-fondé en 2021 le run-space Terzo Fronte, dont la programmation s'est déployée à Rome et Athènes.



05

06
13
14
15
16
17
18

Jo Spence
(UK, 1934-1992)

Le travail photographique de Jo Spence traite des questions de classes, de pouvoir et de genres, ainsi que de notre rapport à la représentation de la maladie et de la mort. En 1982, un cancer du sein est diagnostiqué à Jo Spence, et alors jusqu'à son décès en 1992 elle se consacre à développer une technique qu'elle nomme la « photothérapie ». Utilisant la photographie comme outil thérapeutique afin de documenter son combat contre la maladie et les conditions du système de santé dans le Royaume-Uni des années 1980, elle se considère comme une éducatrice photographique, mettant son savoir et ses expériences en commun, pour le partager avec des communautés elles aussi touchées par la maladie. Nombreux de ses projets se construisant en collaboration, elle fonde une organisation indépendante consacrée à l'éducation, à la recherche et à l'édition par la photographie. Avec la photothérapie, elle se concentre sur l'autoreprésentation, et sur une critique des stéréotypes de la beauté et de la santé. Les œuvres présentées dans l'exposition regroupent différentes adresses, certaines parlent à la communauté photographique, d'autres au système de santé, ou encore aux malades eux-mêmes. La série *Cancer Shock ne Photonove 1982*, retrace les différentes étapes de diagnostic et d'acceptation de son cancer du sein. Les dernières planches exposent des hypothèses de pratiques de médecine parallèle. Ces œuvres doivent être lues comme des hypothèses ne pouvant exister qu'en complément de traitements médicaux hospitaliers.



07

08

Liliane Giraudon (FR, 1946)
vit à Marseille.

Liliane Giraudon écrit des livres, de la poésie. Dans *Madame Himself*, elle s'interroge : “Un amour enfantin pour les amazones et le désir d'écrire une autre Penthésilée peuvent-ils entraîner un cancer du sein ?” Dans cet ouvrage, la manière dont elle met en place une relation entre son histoire culturelle et la maladie résonne avec le travail de Susan Sontag, qui dans *La maladie comme métaphore*, écrivait que le cancer était un thème rarement présent en poésie. Ce thème continue aujourd'hui de scandaliser, et on imagine toujours assez mal comment conférer un caractère esthétique à cette maladie.

Liliane Giraudon écrit mais elle dessine aussi, ou plutôt elle écrit-dessine de manière compulsive. L'ensemble présenté dans l'exposition est tiré d'un des nombreux carnets de l'autrice. Ici, on voit un carnet de santé ramassé par terre à Tanger, dans lequel Liliane Giraudon a composé une série de collages à partir de documents hospitaliers sur la gestion de la douleur. Ces collages sont présentés en échos avec des extraits de textes de son dernier ouvrage *Une femme morte n'écrit pas*, montage d'énoncés et de notations dans lequel une poétesse (grosse et vieille) tient une sorte de journal où s'articule la destruction du corps privé à celle du corps social.